

BERLIOZ Hector

Né à La Côte-Saint-André, Isère, le 11 décembre 1803
et mort à Paris le 8 mars 1869

Chef d'orchestre, littéraire, critique. Fils d'un médecin libéral et philanthrope, il fit ses études secondaires à Grenoble, en même temps qu'il apprenait les rudiments de la musique sans plan précis (lecture de traite d'harmonie, pratique sommaire de la guitare et du piano). Suivant le désir de son père, il est inscrit à la faculté de médecine de Paris. Mais il se montre un étudiant peu assidu, préférant à la fréquentation des cours celle de l'Opéra (il découvre Gluck qui le bouleverse) et de la bibliothèque au Conservatoire. En dépit de l'opposition familiale, il entre au Conservatoire de Paris en 1826. Il devient l'élève de Lesueur et Reicha. Un an plus tôt (1825), il était parvenu à réunir cent cinquante musiciens pour exécuter une Messe Solennelle de sa composition dans l'église Saint-Roch. Pour gagner sa vie, en poursuivant ses études, il s'engage comme choriste au théâtre des Nouveautés. En 1830, après trois échecs successifs, il obtenait le Grand Prix de Rome. Avant son départ pour la Villa Médicis, le jeune lauréat faisait entendre au public du Conservatoire, sous la direction de Habeneck, son immortelle symphonie fantastique. Les concerts du Conservatoire, fondés par Habeneck en 1828, était alors un important foyer de diffusion de la musique nouvelle, où Berlioz faisait la découverte émerveillée des symphonies de Beethoven : la symphonie fantastique y fut accueillie avec enthousiasme, notamment par Liszt et par les « jeunes Turcs » d'alors qui reconnurent dans cette œuvre exubérante la parfaite expression musicale du génie romantique. Peu après son séjour à Rome, Berlioz épousa, presque malgré elle, la belle actrice anglaise Harriet Smithson, pour laquelle il avait eu un coup de foudre en 1827 au cours d'une représentation de *Hamlet*. Il aimait Ophélie, et ne put supporter Harriet : leur union fut malheureuse. Pour subvenir aux besoins du ménage, Berlioz commença en 1830 une brillante carrière de critique musical (notamment au *Correspondant* et au *Journal des Débats*). Il s'est toujours plaint d'avoir à produire à date fixe son « immortel feuilleton » ; mais sa culture, son talent littéraire, sa farouche combativité le disposaient merveilleusement à devenir l'un des plus grands critiques musicaux de tous les temps, et son prosélytisme n'eut pas pu se passer du moyen d'expression que lui offrait la presse. À cette source de revenus, il ajouta en 1839 celle de conservateur de la bibliothèque du Conservatoire.

Dans une carrière qui a comporté, tout naturellement, des hauts et des bas, il semble que Berlioz ait surtout été affecté par les échecs : celui de *Benvenuto Cellini* à l'Opéra (1838), celui de *La Damnation de Faust* à l'Opéra-Comique (1846), ceux des concerts de Drury Lane (Londres, 1848) ou de la "Société Philharmonique" qu'il fonda à Paris (1850)... Il faut admettre cependant que ces revers ont été largement compensés par le double succès de la *Symphonie fantastique* (1829 et 1832), par celui du *Requiem* (créé en 1837, aux Invalides, par un orchestre gigantesque, dont aucun compositeur aujourd'hui ne pourrait rêver), celui de *l'Enfance du Christ* (1854 et 1855) ou encore par les tournées triomphales en Europe centrale et en Russie (1845 – 1847), ou par ces apothéoses que furent les semaines "Berlioz" organisées par Liszt à Weimar en 1852 et 1855 (à cette dernière occasion, Berlioz dirigea la première audition du *Concerto en mi bémol* de Liszt, avec l'auteur au piano). Il fut élu membre de l'Institut en 1856.

Après la mort de sa femme en 1853, il avait régularisé sa liaison avec Marie Recio, une mauvaise cantatrice, qui mourut en 1862. Déjà très affectée par cette disparition, Berlioz perdit son fils Louis (enfant de son premier mariage) en 1865. Sur le plan professionnel, il était, malgré les honneurs, découragé par l'hostilité d'une partie du monde musical et particulièrement par l'échec de toutes ses tentatives pour faire représenter son chef-d'œuvre. *Les Troyens*, dans la forme originale (la première partie de ce diptyque ne fut jamais montée de son vivant et la représentation de l'ouvrage intégral n'a encore jamais eu lieu). Devenu sombre et misanthrope, épuisé par des troubles neurovégétatifs qui le faisaient souffrir de toutes parts, puis une congestion cérébrale survenue en 1868 alors qu'il se reposait à Nice, il mourut après une longue agonie. On raconte que les chevaux attelés au corbillard s'emballèrent sur la route du cimetière Montmartre : pour son dernier voyage, un héros shakespearien ne pouvait souhaiter mieux.